

REMMERT Enrico, *La guerra dei murazzi* (Marsilio, 2017, 200 p.)

Quatre récits se succèdent et c'est le premier d'entre eux qui donne son titre à l'ouvrage.



À Turin, le long du Pô, ont été érigés au milieu du XXe siècle d'énormes murs : les *Murazzi*, au bas desquels se trouvent des arcades d'abord fréquentées par des pêcheurs et des lavandières. Ils ont été peu à peu remplacés par une population de trafiquants et de laissés pour compte : des immigrés nord-africains, des hooligans, une jeunesse italienne défavorisée. C'est dans ce quartier qu'a élu domicile la narratrice, étudiante en lettres le jour et barmaid le soir. La nuit la population, de plus en plus jeune, de plus en plus éméchée, s'affronte en bandes rivales, il y a souvent des blessés et même des morts. Les incendies de voitures et les batailles entraînent des représailles policières. Les médias minimisent de tels événements, lorsqu'ils ne les passent pas sous silence. C'est pourtant une véritable guerre, qui fascine la narratrice immergée dans le quartier. Elle est d'autant plus attentive aux événements qu'elle est devenue l'amante de Florian l'Albanais, son amour, son héros... Des questions se posent à elle aussi bien qu'au lecteur : qui est responsable de certaines atrocités ? qui est raciste ? qui ne l'est pas ? Pour la narratrice profondément désabusée, l'humanité n'a fait aucun progrès depuis les hommes primitifs.

Le récit suivant, le plus bref : *Otto progetti per la costruzione di una nuvola*, huit projets pour la construction d'un nuage, met en scène le narrateur ainsi qu'un certain Claudio Mora, tous deux organisateurs d'un show de coiffure à Venise, au Palais du cinéma. L'invité star est un coiffeur anglo-japonais, Hiroshi Takimura. Ce dernier se révèle des plus bienveillant et policé, allant même jusqu'à fêter avec ses hôtes la victoire de l'équipe italienne de football contre l'Allemagne. Quant au show lui-même, Hiroshi réalise avec virtuosité une performance artistique des plus poétique. Le lecteur est transporté sur un petit nuage dans un univers vénitien de luxe, de beauté, de bienveillance, de bonheur. Le chiffre 8 du titre n'en est-il pas le symbole au Japon ?

Avec le troisième, *Avana 3 a.m.*, le lecteur redescend peu à peu du nuage. Le narrateur et deux amis, Max et "le Gros", tous trois italiens, circulent à Cuba en compagnie de Luis, un cubain. le père du Gros projette d'investir à Cuba dans le secteur touristique. Il a envoyé son fils et les deux amis de ce dernier pour observer et rapporter ce qu'ils auront vu. A la recherche de la maison d'une certaine Dulce à qui ils doivent remettre un paquet, ils constatent la misère et la désolation ambiante. Luis critique les politiciens cubains corrompus, évoque les conséquences de l'embargo américain qui a contraint Castro à ouvrir le pays au tourisme. La population vit d'expédients, de marché noir, de prostitution : des mères vont même jusqu'à prostituer leurs fillettes... Ils font chez l'habitant l'expérience de consommation excessive d'alcool et de marijuana. La location d'une voiture est l'occasion d'apprendre que les Cubains ne peuvent pas se déplacer dans ce pays sans un laissez-passer, qu'ils peuvent être emprisonnés pour délit d'opinion... Les trois italiens se retrouvent au milieu d'une manifestation à La Havane contre Fidel et pour la liberté ; la manifestation dégénère. La violence, sous des formes diverses, est omniprésente.

Dans le dernier récit qui s'intitule Baal, le narrateur est engagé par un éleveur de pitbulls dans une contrée isolée. Il doit en échange du gîte et du couvert récurer la maison et donner à boire aux chiens. L'un deux, appelé Baal, est un animal très dangereux qui ne respecte que son maître et qui est tenu isolé dans un enclos à part. Deux frères serbes, éleveurs de chiens et organisateurs de combats, viennent proposer de l'argent pour obtenir Baal. Fabricino refuse de

le vendre. Alors ils vont inventer une ruse pour parvenir à leur fin, une fin qui pourrait bien être la leur.

Trois de ces quatre récits mettent donc en scène la violence sous diverses formes et en des lieux divers et le narrateur de *Baal* met en garde le lecteur : « Baal è lì tra voi », Baal est là, parmi vous. Le contraste avec l'épisode vénitien n'en est que plus frappant. Et si l'antidote de la violence se trouvait dans la beauté et dans l'art ?

L'écriture de Enrico Remmert donne à voir les événements au travers de la subjectivité d'un narrateur personnage. Il évoque des actions qui se succèdent à un rythme haletant par exemple lors de certaines batailles et leur donne du relief ; il peut aussi nous offrir la contemplation émerveillée de la lagune de Venise à travers la douceur d'une phrase à l'équilibre binaire. Ce livre me paraît réunir des qualités littéraires indéniables.

Danielle FUSTÉ
Novembre 2018

C'est un ami qui rappelle un jour à l'auteur qu'une guerre s'était déroulée dans les Murazzi, et il décide d'en retracer l'histoire. Celle-ci suit deux rails parallèles, celui d'un groupe d'hommes en bisbille, et celui d'une jeune femme observatrice, la narratrice, Manu.

Les Murazzi sont un quartier de Turin le long du Po, très mal famé à l'époque où se passe l'histoire. Pègre locale et immigrants nordafricains ou Albanais se côtoient difficilement, ce qui va se terminer par la mort d'un Marocain qu'une horde d'Italiens moleste, jette à l'eau et bombarde d'objets variés et blessants jusqu'à ce que le malheureux suffoque et se noie. Les journaux restent muets ou vagues.

La narratrice assiste à toutes les violences avec une certaine fascination qui l'amène à réfléchir sur le fait que seule une maîtrise acquise peut nous faire éviter le réflexe primaire de cogner. Elle tombe amoureuse d'un Albanais qui semble paisible et travailleur, Florian. Or sa copine Nenne lui reproche régulièrement d'être raciste, de longues discussions dans la nouvelle montrent que l'auteur se pose aussi la question : suis-je ou non raciste ?

Ce sont les deux thèmes, racisme et violence, qui charpentent cette nouvelle.

Mais le développement fourmille de détails pittoresques ou dramatiques qui transforment la réflexion philosophique en un grand récit picaresque au langage familier et cru où l'on voit vivre ce quartier dans le désordre, la passion, la misère ..et l'indifférence de la police turinoise jusqu'à la mort du Marocain, qui amènera le déclin des Murazzi, devenus un monde surveillé, uniquement accessible aux touristes dépassionnés (dont je fus).

Langage pittoresque, réflexions incisives, narrations prenantes, ce récit plein de vie est parfois dur à lire par ce qu'il raconte ou le style adopté, mais il ne laisse pas indifférent le lecteur.

Claudine LAURENT
Novembre 2022